

Le droit à la paresse

Les vacances sont le meilleur moment de l'année. On se quitte au travail en se souhaitant de bonnes vacances. Et quand on se retrouve, c'est l'occasion d'en parler longuement. La télé, la presse sautent sur l'occasion pour nous faire rêver, sur des paysages magnifiques ou sur des corps de star, dans le seul but de nous vendre des crèmes solaires, des maillots de bains ou des locations.

Mais même si on ne va pas jusqu'à Tahiti, et s'il faut rester modestement dans un département proche de chez soi, on peut être heureux de ses vacances. C'est que pour nous, travailleurs, le principal dépaysement dont nous avons besoin, le plus important, ce n'est pas d'entendre une langue différente. Il vient de ce qu'en vacances, enfin nous n'avons plus à subir l'ambiance dégradante du travail.

Nous n'y faisons même plus attention, tellement c'est devenu une habitude, mais la journée de travail est une somme de petites brimades. Tous nos gestes sont contrôlés, quand ils ne sont pas interdits ou réprimandés, qu'il s'agisse de pouvoir dire deux mots gentils à un camarade, d'aller aux toilettes. Souffler quelques minutes, c'est souvent tout simplement impossible.

Pire encore que toutes ces contraintes, il y a les rapports humains détestables. Combien de petites humiliations doit-on subir sans pouvoir répondre, parce qu'il y a le chantage à l'emploi. Aux yeux de la hiérarchie, on n'est jamais assez bon. On ne vaut rien, à entendre certains.

Pourtant, si on nous a embauché, c'est que notre travail est indispensable, utile aux autres, et nettoyer un local est aussi important que recruter du personnel.

En vacances, les hiérarchies disparaissent, et on est tous traités à peu près à égalité. Même s'il reste bien sûr des différences de niveau de vie dues à l'argent, on ne voit plus de différence au moins entre l'O.S. et l'ouvrier qualifié, l'employé ou le contremaître. C'est d'ailleurs une preuve qu'il n'y a pas tant de différence que cela, et que c'est pour le besoin du patron que la hiérarchie

est si accentuée au travail.

Ce n'est que depuis 60 ans que les ouvriers et les employés de ce pays ont droit à des vacances. Ce petit moment de liberté et d'égalité que sont les congés payés ont été obtenus par la grève générale de juin 1936. Les patrons se sont effrayés parce qu'ils voyaient les travailleurs sur la voie de la révolution : ils les voyaient établir des rapports fraternels dans la grève. Ils ont eu peur, et ils ont fait leurs comptes : puisqu'il y a 50 semaines de travail par an, une semaine de congés payés équivaut à 2% d'augmentation du salaire : ils en ont accordé deux.

La 3^e semaine, en 1955 après les grèves des métallurgistes à Nantes et St Nazaire, la 4^e semaine en 1963 après la grève des mineurs, leur généralisation par la loi après 1968, c'est chaque fois la même histoire : ce sont les travailleurs qui les ont imposées.

Aujourd'hui, et ce n'est pas la première fois, nous subissons plus les coups que nous les rendons. Une bonne moitié d'entre nous, 46% des ouvriers qualifiés et 57% des ouvriers non qualifiés, ne partent pas hors de chez eux. Combien de vieux sont abandonnés à leur solitude, combien de jeunes qui ne quittent pas les cités, et qui en guise de vacances ne connaissent que le désœuvrement du chômage?

Mais les générations d'ouvriers qui ont connu les luttes nous ont transmis aussi l'idée précieuse que le travail pourrait être tout au long de l'année autre chose que ce qu'il est aujourd'hui. Que ce serait possible dès qu'on supprimerait la cause de tous les maux : le fait qu'un patron veuille s'accaparer le maximum des fruits de notre travail, au lieu qu'il soit réparti équitablement.

Ce vieux programme de l'histoire ouvrière vaut tous les dépliants de vacances du monde.

17/7/1995

L'Ouvrier n° 34

ON PEUT PHOTOCOPIER, FAIRE CONNAITRE, DIFFUSER L'OUVRIER
(boîtes à lettres, marchés, affichages dans les cités)

Pour recevoir d'autres numéros, nous aider, nous écrire :
L'OUVRIER BP 64 - 94202 IVRY/SEINE CEDEX